

ROGER
FRISON-ROCHE



**P R E M I E R
D E C O R D É E**

ROMANS

LA GRANDE CREVASSE



RETOUR À LA MONTAGNE

ARTHAUD

Extrait de la publication

ROGER FRISON-ROCHE

PREMIER DE CORDÉE

ROMANS

LA GRANDE CREVASSE

★

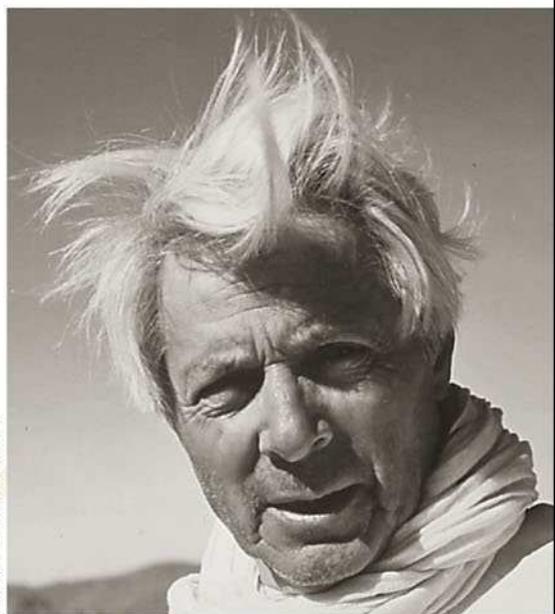
RETOUR À LA MONTAGNE

Les trois romans de montagne de Frison-Roche sont réunis dans ce volume – genre qui fit sa notoriété. Trois histoires de dépassement de soi, de passion, de fraternité.

Premier de cordée, écrit et adapté au cinéma pendant la guerre, raconte le combat d'un fils, handicapé par une blessure qui le rend sujet au vertige, décidé à suivre les traces paternelles en haute montagne, envers et contre tout.

La Grande Crevasse (1948) et sa suite, *Retour à la montagne* (1957), tracent l'histoire d'une jeune fille noble s'affranchissant de l'existence qui lui était promise. Mais l'existence d'une femme de guide n'est pas faite que de cimes... Seul un exploit pourra réhabiliter celle qui est stigmatisée par la communauté montagnarde, et lui octroyer sa reconnaissance.

Photo : © Pierre Thairraz



ARTHAUD

Extrait de la publication

Roger FRISON-ROCHE

PREMIER DE CORDÉE
suivi de
LA GRANDE CREVASSE
et de
RETOUR À LA MONTAGNE

ARTHAUD

© Arthaud, Paris, 1946, 1948, 1957, 1999, 2008
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-6030-6

PREMIER DE CORDÉE

*À la Compagnie des guides
de Chamonix
Un des leurs.*

PREMIÈRE PARTIE

NAISSANCE D'UNE VOCATION

CHAPITRE PREMIER

Les deux hommes avaient quitté Courmayeur le matin même, à l'heure où la rosée nocturne s'évapore en fumées bleues des lourds toits de lauzes grises. Marchant à grands pas sur la route d'Entrèves, ils atteignaient et dépassaient le petit bourg montagnard, encore assoupi dans sa conque verdoyante. Le sentier du col du Géant s'amorce là entre deux murettes de pierres sèches et court à la diable d'un lopin de terre à l'autre, respectueux des fantaisies du cadastre. À cette heure matinale, les étables déversaient sur le chemin leur trop-plein de bétail, cornes hautes et naseaux fumants, carillonnant de toutes leurs sonnailles. Dans les champs minuscules, épaulés de talus pierreux, quelques paysans binaient ; au passage des deux étrangers, ils arrêtaient un instant leur tâche, levaient la tête en gardant le buste mi-courbé vers le sol, et, l'outil en main, dévisageaient les voyageurs. Poliment, ces derniers saluaient :

« Bien le bonjour !

— Bonne montée ! » répondaient les paysans.

Bientôt, le damier des champs cultivés cessa pour faire place à la forêt de mélèzes. Déjà la vallée semblait s'élargir, et le grondement de la Doire s'épandait plus librement dans l'air.

Comme le sentier, au premier lacet, heurtait de front la montagne, les marcheurs firent halte. D'abord le jeune, un adolescent robuste

qui jusque-là montait avec une certaine fantaisie, bondissant d'un bord à l'autre du chemin, sautant avec agilité sur les murettes, fauchant d'un large coup du manche de son piolet les orties qui gênaient sa marche, ou bien s'arrêtant brusquement, pour regarder en contrebas le village coincé entre les deux parois de la montagne, la vallée paisible et les lointains bleutés sous le ciel de saphir. Ensuite le vieux qui, à quelques toises derrière, allait lentement, d'une foulée égale, pliant légèrement le genou comme pour mieux sentir la terre sous ses grosses semelles cloutées.

« Fini de faire le cabri, mon Pierre, dit-il en rejoignant le jeune, posons les sacs et soufflons. »

Ils laissèrent glisser à terre leurs grands sacs de guides, taillés dans ce solide cuir du Valais, patinés par le soleil et la pluie, striés et râpés au contact des rochers ; puis, bien assis sur le talus du sentier, jambes écartées, coudes sur les cuisses, ils soufflèrent un bon moment sans rien dire. À la fin, le jeune n'y tint plus :

« Combien d'ici au col, oncle Joseph ?

— Six heures. D'ici à la cantine du mont Fréty : deux heures – et le vieux comptait sur ses doigts ; du mont Fréty à la Porte : une heure et trente minutes ; de la Porte à la cabane du col, faut bien compter trois heures, le sac est lourd... et va faire chaud, aussi tu vas passer derrière. Laisse-moi mener le train. Tu te casserais les jambes à c't'allure... et j'ai soixante ans... Ah ! misère... soixante ans... et on me fout à la retraite... Y devraient tenir compte de la solidité... Regarde ces mains, petit... Crois-tu qu'elles ne puissent plus serrer les prises ?... Nom de bleu, les mains du Rouge, vois-tu, elles n'ont jamais lâché, jamais, t'entends... même pas à la Sans-Nom, le jour où un bloc de trois cents kilos m'a presque écrabouillé, et que j'ai retenu toute la cordée avec cette poigne-là !

— Des poignes comme la vôtre, oncle, il n'y en a pas dans toute la vallée, et pour ça, vous êtes solide : je l'ai bien vu ces jours passés. Que voulez-vous, c'est la loi... faut se soumettre au règlement... D'abord, vous ne quitterez pas la montagne, le président du Club alpin vous offre la gérance du refuge du Couvercle.

— Suffit, gamin, n’y revenons plus... C’est trop triste, vois-tu, d’aller finir ses jours à remonter le réveil dans une cabane et à préparer le thé pour les *monchus* qui vont en course.

— Pardon, oncle, j’avais pas voulu vous peiner.

— Allez, charge la *taque* et en avant. »

Joseph Ravanat, dit le Rouge, grande gloire de la montagne française, celui qu’on avait surnommé « le guide des rois et le roi des guides », terminait sa dernière grande course. À soixante ans, la Compagnie des guides de Chamonix, observant le règlement, le mettait automatiquement à la retraite et lui supprimait le tour et l’engagement. S’il conservait son titre de guide, il n’avait plus le droit d’exercer, de s’inscrire au bureau, de prendre son tour de rôle. Inexorable loi de la montagne, qui réclame pour la servir des hommes toujours jeunes, toujours solides ! Et Ravanat, en pleine forme, pestait et maugréait, comme le vieux marin qu’on arracherait brutalement à son chalutier. C’est tout juste s’il ne regrettait point de ne pas s’être décroché en pleine action au cours d’une des nombreuses premières qui jalonnaient glorieusement les étapes de sa carrière.

Les deux hommes reprirent leur marche silencieuse. Ravanat allait devant, le dos courbé, bien appuyé sur son piolet, la main gauche passée sous la bretelle du sac à hauteur de l’aisselle pour soulager d’autant les épaules. Pierre Servettaz suivait, calquant son allure sur celle du vieux, sachant qu’à ce train ils arriveraient sans peiner et avant la nuit au refuge. Un novice des choses de l’Alpe eût été surpris de constater la légèreté, contrastant avec la lourdeur générale de leur allure, avec laquelle les deux montagnards posaient le pied sur les cailloux effrités du chemin. Aucune pierre ne roulait et les clous mordaient la terre avec ensemble, donnant l’impression d’une totale adhérence.

Le vieux allait sans mot dire, le regard fixé à quelques mètres devant lui, attentif à ne pas casser le rythme de sa marche. Sa figure brûlée par le soleil, burinée par la tourmente, émaciée par des années de vie rude et ascétique, était sèche de transpiration ; il y avait belle lurette qu’il n’avait plus rien à transpirer. Curieuse figure que celle du vieux guide, patinée en brun rouge, avec des yeux clairs, vifs et

Premier de cordée

malicieux enfoncés dans les orbites, d'énormes sourcils roux d'une extrême mobilité et qu'un tic remuait sans arrêt de haut en bas comme s'ils eussent été postiches ; de belles moustaches de corsaire barbaresque, qu'il lissait d'un geste machinal, ne dépareillaient pas l'ensemble d'une frappante et lointaine ascendance sarrasine. Son corps long et osseux était taillé à la hache : les mains étaient de véritables battoirs, noueuses, poilues sur le dessus – toujours ces longs poils roux –, tavelées de taches de son, avec les extrémités tout usées et craquelées, pelées par le rocher. Des mains, comme il se plaisait à le répéter, qui ne lâchaient jamais leur prise.

CHAPITRE II

Ravanat, donc, terminait sa dernière course. Les jours précédents, il avait traversé le mont Blanc de Chamonix sur Courmayeur, guidant deux demoiselles laissées la veille dans la station valdôtaine, et secondé par son neveu Pierre Servettaz, grand gars de vingt-deux ans, qu'il avait consenti, sur sa demande, à prendre comme porteur.

Pierre, pour l'instant apprenti hôtelier, aimait la montagne et sa plus grande joie était de se joindre aux cordées de ses amis et de faire des courses dans le massif. Bien découplé, grim pant avec la sûreté que confère une hérédité montagnarde intacte, on l'emmenait volontiers ; son père, Jean Servettaz, était, à quarante-cinq ans, considéré comme le meilleur des guides de la nouvelle génération, mais, bien qu'il s'en défendît à l'occasion, il avait jusque-là mis tous ses soins à éloigner son fils de la montagne. « Assez d'un à s'exposer dans la famille, disait-il fréquemment. Pierre sera hôtelier, ça rapporte plus et ça risque moins ! »

En prévision de ce jour, il avait déjà haussé d'un étage, pendant les loisirs de la morte-saison, le vieux chalet deux fois centenaire qu'il possédait aux Moussoux, juste au-dessus de Chamonix, tout contre le bois Prin, un peu à l'écart pour éviter la grande coulée de printemps de la Roumna Blanche.

Pierre avait donc suivi la route que lui traçait son père. Voulant tout connaître du métier de ceux qu'il aurait un jour à commander, il

avait été successivement comptable à Paris, caissier à Lugano, aide-cuisinier à Londres, chasseur à Berlin, réceptionnaire à Innsbruck, allant de stage en stage, apprenant consciencieusement, parlant déjà couramment trois langues étrangères. Il rapportait de ses randonnées à travers l'Europe une précoce maturité et une nostalgie toujours plus grande de son pays natal. Fils obéissant – en Savoie on ne plaisante pas l'autorité paternelle –, il se préparait avec succès à diriger, plus tard, la pension de famille qu'il aurait charge de faire grandir et prospérer. On lui citait souvent en exemple dans la famille le vieux Payette, un guide comme son père, qui avait fait de ses fils les plus puissants hôteliers de Chamonix.

À vrai dire, il pensait sans enthousiasme à ce que serait sa vie future, il enviait les gars du pays qui, d'un bout à l'autre de l'année, mènent la vie libre et périlleuse de guide. Il sentait confusément ce qu'il y avait dans cette profession de noble, d'indéfini, qui échappait à l'entendement des montagnards, mais qui faisait d'eux des hommes différents, appartenant à un monde mystérieux dont ils étaient seuls à connaître les secrets.

Pour l'instant, son amour de la montagne était encore purement physique : un besoin d'action et de détente. Il était attiré vers les monts par un atavisme obscur ; son père était guide ; son grand-père, son arrière-grand-père avaient conduit des générations de voyageurs, et aussi loin qu'on cherchait en remontant le passé on ne trouvait, dans les archives du prieuré de Chamouni, que des Servettaz coureurs de cimes, contrebandiers, chasseurs de chamois, cristalliers. Lui seul, pour la première fois, allait s'écarter, à contrecœur il est vrai, du destin de sa race.

Il n'avait pas jusque-là cherché à s'expliquer la joie qu'il ressentait lorsque, dépassant les alpages, il pénétrait dans les solitudes de roc et de glace de la haute montagne. Était-il heureux parce que de cette lutte avec la montagne il retirait un délassement excellent après les longs et monotones séjours dans les hôtels des grandes villes brumeuses ? Était-ce le plaisir de retrouver une fois l'an ses camarades, ses *pays*, gens simples et bons, et de partager avec eux les provisions sur une belle dalle de granit chauffée par le soleil ? Était-ce le

Premier de cordée

bonheur indicible qui suit la conquête d'un sommet alors que, l'esprit encore tendu et les muscles contractés, on goûte la joie de la victoire difficile ?

Il n'aurait su le dire et se sentait incapable de s'analyser. « Je ne pourrais pas vivre dans la plaine, constatait-il, j'ai besoin de la montagne, pourquoi ?... » Il fallait un événement pour le révéler à lui-même et lui dicter ce que serait désormais sa vie.

Cet événement, qui risquait de détruire tous les projets d'avenir formés pour Pierre Servettaz par un père prévoyant, s'était produit l'avant-veille.

CHAPITRE III

Deux jours auparavant, partis du refuge de l'aiguille du Goûter une heure avant le jour, Joseph Ravanat et sa cordée avaient atteint sans encombre la cime du mont Blanc.

On était au 1^{er} septembre de cette année 1925 qui fut sèche entre toutes dans le massif du Mont-Blanc. Brusquement, un orage se déclencha alors qu'ils entreprenaient la descente du versant italien par la longue et difficile route des rochers du Mont-Blanc, un orage très rapide qui dura une heure à peine, mais qui fut d'une violence extrême. À plusieurs reprises, la foudre tomba tout près de la niche de rocher où ils s'étaient abrités après avoir laissé les piolets à distance respectable pour ne pas attirer le fluide. Neige et grêle s'étaient succédé sans interruption, recouvrant la montagne d'une blancheur nouvelle ; puis, en quelques minutes, un coup de vent du nord avait chassé partiellement les brumes, ramenant le soleil et découvrant de larges pans de ciel bleu. Imperturbable, Ravanat, qui en avait vu bien d'autres, avait ordonné la descente. Servettaz, en sa qualité de porteur, allait devant, suivi par les demoiselles, et, en dernier, le vieux guide assurait la caravane, corde tendue, attentif à prévenir tout dérapage.

Il n'eût pas fallu, en effet, déraiper ; la caravane s'était engagée dans un couloir de glace recouvert de neige fraîche qui plongeait à soixante degrés d'inclinaison vers les précipices du glacier de Miage,

quelque deux mille mètres plus bas. Le danger décuplait les facultés de Pierre, qui taillait lentement à grands coups de pique et de panne des marches pour les clientes. Ravanat l'observait sans mot dire, bien droit sur les marches, et sa physionomie exprimait le contentement. Si son beau-frère l'avait voulu, Pierre Servettaz aurait pu faire un montagnard de classe. « Dommage, soliloquait le vieux, dommage d'en faire un homme de la vallée. »

L'éclaircie fut de courte durée. Un rideau de brume débordant par-dessus le dôme du Goûter s'effiloçait sur les flancs sud du mont Blanc ; il engloutit la caravane dans un coton glacial et impénétrable, et la neige se mit à tomber fine et serrée, presque du givre. Ravanat dans le brouillard ne distinguait qu'avec peine le jeune Servettaz qui, quarante-cinq mètres plus bas, hésitait de plus en plus sur la direction à suivre ; bientôt le guide se rendit compte qu'il lui devenait nécessaire de descendre en premier, lui seul pouvant s'y reconnaître entre tous ces petits îlots rocheux qui pointaient de-ci, de-là, sur la pente de glace, délimités par de profondes rigoles où bruissaient les coulées de neige.

« Attends, Pierre, ordonna-t-il, tu tires trop à main gauche, laisse-moi passer devant, tous ces petits collus se ressemblent. »

Servettaz obéit avec un léger serrement de cœur : descendre en dernier équivalait à prendre la place du guide et ses responsabilités. Tant qu'il allait devant, bien assuré par la corde qui le reliait à travers les deux clientes au solide pilier que constituait Ravanat, il se sentait en pleine sécurité. À diverses reprises, les demoiselles, fatiguées et engourdis par le froid, avaient manqué dans les marches ; chaque fois, d'un coup de poignet sec et impératif, Ravanat, prévenant la chute, avait rétabli l'équilibre.

« Droit debout, les demoiselles, disait-il, droit debout dans les pas. »

Le sort de la caravane reposait maintenant entre les mains, robustes certes, mais encore inexpérimentées, du porteur. Prenant son temps, il enfonça solidement son piolet jusqu'à la garde dans la neige, et assura la corde derrière le manche de frêne, tandis que Ravanat, doublant la cordée et ayant rectifié la direction suivie, taillait déjà d'une seule main, creusant une marche en trois coups de piolet et

filant à longueur de corde. Toutes ses facultés développées et excitées par le combat mené contre les éléments, Servettaz surveillait les deux clientes. Il ne s'inquiétait pas de son oncle, celui-ci n'ayant jamais manqué dans la neige, mais à chaque instant il lui fallait enrayer une glissade des deux jeunes femmes dont la fatigue obnubilait les réflexes. Et toutes les fois, il se demandait si la secousse imprévisible n'allait pas l'arracher des marches où, bien campé sur ses talons ferrés à glace, il se tenait en équilibre instable, pour le projeter sur le vieux guide qui sans relâche taillait la glace. Alors, adieu à tous ! Et Servettaz s'imaginait la quadruple dégringolade et les corps rebondissant d'un bord à l'autre du couloir.

Pour la première fois de son existence, Servettaz tenait entre ses mains des vies humaines dont il était responsable. Peu à peu, l'angoisse qui lui serrait le cœur fit place à un sentiment nouveau fait de force, de confiance en soi-même, de fierté. Les battements précipités de ses artères s'étaient calmés et lorsque son tour vint de descendre, en dernier, moment délicat où il n'est plus question d'être aidé, il planta résolument les talons dans la pente et, face au vide, le piolet appuyé de côté pour maintenir l'équilibre, il rejoignit la caravane.

Pendant six heures qui lui parurent des minutes tant la tension de tout son être était forte, Servettaz assura la cordée ; enfin, sur une dernière longueur de corde, il prit pied sur le plateau du glacier où Ravanat et ses clientes, déjà accroupis sur la neige, venaient de le précéder. Le vieux guide était fatigué. Six heures de taille, d'une seule main et à la descente, c'est un effort trop rude pour un homme de soixante ans. Ravanat évoqua la retraite qui sonnait. En bas, dans la vallée, il n'aurait pas voulu en convenir, mais ici, dans ces solitudes bruissantes et mystérieuses, il songeait qu'il faudrait encore près de trois heures pour gagner la cabane, là-bas, sur l'autre rive du glacier. Lorsqu'il jugea que la halte avait assez duré, il se leva et dit simplement, comme s'il avait désigné déjà son successeur :

« Passe en tête, Pierre, j'ai besoin de me reposer. »

Le jeune homme prit alors la direction de la cordée. Il la conduisit à travers le chaos inextricable de crevasses et de séracs sur ce glacier

Premier de cordée

inconnu pour lui, et qui pourtant lui semblait une vieille connaissance, avec une assurance dont il ne se serait jamais cru capable.

Pierre Servettaz venait d'éprouver la satisfaction la plus complète qui puisse être réservée à un alpiniste, celle de marcher en premier de cordée. Il avait cessé de suivre aveuglément, en toute quiétude, en toute sécurité ; il était devenu le chef, celui qui commande, qui combat, qui prend ses responsabilités et de qui dépendent les vies qui lui sont confiées. Il se sentit taillé pour remplir ce rôle, et la perspective des luttres futures qu'il aurait à soutenir le combla de joie.

Son avenir paisible d'hôtelier fortuné venait d'être balayé comme un fétu par la tourmente dont la chevelure tourbillonnante s'enfuyait vers l'est, laissant les montagnes toutes blanches, plus énigmatiques encore. Un voile mauve s'appesantit sur le cirque glaciaire où bâillaient, gueules ouvertes, les crevasses aux parois d'améthyste.

CHAPITRE IV

Le soleil était très haut dans le ciel lorsque Ravanat et Servettaz, après plus de deux heures de montée, au-dessus de Courmayeur, débouchèrent de la forêt de mélèzes sur l'alpage supérieur du mont Fréty. Leur allure n'avait pas varié au cours de l'ascension : c'était toujours cette longue et souple foulée accompagnée par une flexion du genou, foulée qui paraît lente au débutant impatient d'arriver – comme si la lutte avec la montagne tolérait l'impatience ! – et qui est cependant si bien réglée qu'elle permet de marcher des heures et des heures sans sentir la fatigue. Les deux hommes posèrent les sacs sur la table rustique accotée au chalet, appuyèrent les piolets contre le mur crépi à la chaux et pénétrèrent directement dans la salle des guides par une porte de plain-pied.

« Salut à tous », dit Ravanat.

Et Servettaz répéta lui aussi : « Salut à tous. »

Ils s'assirent à la table commune, heureux de faire la pause.

Sans qu'ils aient eu besoin de commander, l'hôtesse, connaissant les usages, leur apportait déjà deux assiettées de soupe fumante, un gros morceau de gruyère, juste arrivé de la montagne de Catogne, et la moitié d'une couronne de pain.

Posément, les hommes coupèrent le pain et le fromage dans la soupe ; Ravanat tourna quelques tours de moulin à poivre, saupoudrant le tout d'une grisaille qu'il dilua longuement ; Pierre, quoique

Table des matières

PREMIER DE CORDÉE	7
Première partie : Naissance d'une vocation	9
Deuxième partie : Tu seras guide	153
LA GRANDE CREVASSE	273
Première partie	275
Deuxième partie	387
RETOUR À LA MONTAGNE	505
Première partie : Zian	507
Deuxième partie : L'étrangère	593
Troisième partie : Les solitudes	685
Quatrième partie : Le refuge	743

N° d'édition : N.01EBNN000124.N001
Dépôt légal : avril 2008